





Les raisons du cœur



DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS HÉLOÏSE D'ORMESSON

Rose, sainte nitouche, 2009.

La Pelouse de camomille, 2008.



Mary Wesley

Les raisons
du cœur

Éditions Héloïse d'Ormesson

Roman *traduit de l'anglais par Michèle Albaret*



Titre original :
A Sensible Life

Éditeur original :
Macmillan Publishers Ltd

© 1990, Mary Wesley

Pour la traduction française :
© 2010, Éditions Héloïse d'Ormesson

Le présent roman a fait l'objet d'une première publication
aux éditions Flammarion en 1990.

www.editions-heloisedormesson.com

ISBN 978-2-35087-142-4

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

À James Hale.





I







IL N'Y AVAIT PAS UN SOUFFLE DE VENT ; la mer d'huile se fondait dans un ciel de la même nuance que l'eau. Seul un scintillement trahissait, par instants, leur point de jonction. La pente du rivage était si peu marquée qu'elle semblait relever d'une illusion. À mesure qu'on approchait de l'eau, le sable, sec comme un biscuit à hauteur de la plage, changeait peu à peu de couleur et prenait les reflets de l'onde.

En ce jour de février étonnamment chaud, les oiseaux à l'intérieur des terres répétaient leur chanson printanière, mais la plage, vaste immensité déserte, demeurait silencieuse. Un héron qui quittait l'estuaire pour se diriger vers le terroir souligna la solitude des lieux à grands coups d'ailes paresseux. Déçu, le jeune garçon qui avait cru surprendre ses mouvements soyeux abaissa ses jumelles ; il était venu observer les oiseaux de mer et il n'y en avait pas un. Il leva la tête vers le soleil déjà bas, plissa les yeux et décida de rentrer.

Cent mètres plus loin, à la lisière de l'eau, quelque chose attira son attention : une silhouette minuscule avançait. Pour se protéger de la lumière chatoyante, il recommença à cligner des yeux. La silhouette se divisa en deux. Un chien et un enfant ? Le gamin devait avoir descendu la falaise par l'ouest et suivi le bord





de l'eau ; il n'y avait pas la moindre trace de pas sur la plage, pas la moindre empreinte sur le sable, dont l'humidité témoignait du passage récent de la dernière marée et des eaux douces de la rivière qui, de l'estuaire, se frayaient furtivement un chemin vers la mer.

Désireux de mieux voir ce qui se passait, le jeune garçon remonta vers les dunes. Il boitait et, appuyé sur une canne, posait son pied droit avec précaution. Il eut du mal à progresser dans le sable sec jonché de détritrus, de goémons desséchés et craquants, d'éclats de bois délavés, de morceaux de manches de couteaux, de verres polis par le roulement des marées et de coquilles de moules. En haut du sentier, il s'assit sur l'herbe courte et drue qui tapisait le sol jusqu'à l'estuaire, et se reposa. Il se remettait d'une luxation du genou. Après avoir tiré sur le bandage qui le serrait, il caressa de la main une touffe d'arménie dans laquelle s'étaient accrochées quelques capsules de graines. Mal remis de sa blessure, il transpirait.

Il se demanda jusqu'où la mer reculait à marée basse. Les distances étaient trompeuses, il ne connaissait pas cette côte. Il régla ses jumelles et les braqua sur la lointaine silhouette.

Il distingua un enfant, une fillette, qui pataugeait au bord de l'eau et qui, du pied, envoyait en l'air des petits tas de sable pour amuser un chien presque aussi grand qu'elle. La queue entre les jambes, les oreilles rejetées en arrière, la gueule ouverte de manière hystérique, la bête jouait comme une folle. Le jeune garçon eut l'impression de l'entendre aboyer, mais au même moment il se retrouva assourdi par le cri des mouettes qui tournoyaient au-dessus de la pointe rocheuse et le pépiement des huîtres pie qui traversaient la baie de part en part. Puis un nuage masqua le soleil et lui rappela que février était un mois perfide.





Il suivit les pies de mer à la jumelle jusqu'à ce qu'elles disparaissent derrière la pointe rocheuse. Leur passage réveilla un cormoran installé sur un rocher au-dessus de l'eau ; l'oiseau, qu'il n'avait pas remarqué, s'envola vers le soleil. Tout en boutonnant sa veste pour se prémunir du vent frais annonciateur du soir, le jeune garçon le regarda mener contre les nuages un combat perdu d'avance.

À présent, l'enfant courait et bondissait, talonnée par la marée qui, curieusement, remontait plus vite qu'un homme. Elle siffla le chien, mais, tout au plaisir du jeu, l'animal, occupé maintenant à faire un trou dans le sable, ne prêta pas attention à cet appel qui n'était pas sans évoquer le cri des pies de mer. Il s'activait avec frénésie, rejetait des pelletées de sable mouillé, mordait les grains dorés, secouait sa tête poilue, creusait un puits dans lequel il s'enfonçait jusqu'aux épaules en jappant.

La fillette poursuivit sa marche ; elle traversait la plage en biais. Elle avait d'épaisses tresses brunes et portait un léger pull-over marron et une jupe assortie qu'elle avait coincée dans des culottes bouffantes serrées par des élastiques ; cette tenue lui donnait l'allure grotesque d'une pomme enrobée de sucre et montée en sucette. Elle avait de longues jambes minces et s'arrêtait par moments pour siffler son chien insouciant.

Le jeune garçon, qui jusque-là avait suivi la scène d'un œil distrait, sentit son intérêt s'éveiller. La marée remontait si vite que la fillette allait être obligée de changer de route. Elle n'avait plus le temps de gagner le côté opposé de la baie, il fallait qu'elle coure droit devant elle, vers lui. Et le chien se comportait de manière complètement absurde ; ne voulant pas interrompre son jeu, il sortait la tête de son trou et gémissait d'indécision.



Le jeune garçon s'aperçut alors que la plage, qui lui avait paru si plate, lui avait fait illusion. Des tourbillons entouraient des îlots de sable et le chien, perché sur l'un de ces monticules, était désormais coupé de la plage. Il levait la tête et hurlait. Soixante-dix mètres d'eau écumante séparaient l'animal de l'enfant qui haussa la voix pour l'inciter à affronter le danger. Ces paroles restèrent sans effet; il demeura sur place, tremblant, la queue entre les jambes. La petite fille fit demi-tour.

Le jeune garçon se leva.

– Laisse-le, hurla-t-il, laisse-le nager.

De l'endroit où il se trouvait, il mesurait la profondeur de l'eau, la petitesse de la fillette.

– Laisse-le nager.

Mais pouvait-elle l'entendre?

Sans lui prêter attention, elle se déshabilla, roula ses vêtements en boule et, à demi nue, repartit d'un pas mal assuré vers le chien en tenant d'une main son ballot de vêtements en équilibre sur sa tête. Quand elle atteignit l'animal, elle le tira d'un coup sec et l'obligea à plonger dans l'eau tourbillonnante qui lui arrivait à la poitrine.

Le jeune garçon se remit à brailler de plus belle :

– Espèce d'idiote, espèce de fichue idiote!

Il dévala la dune en clopinant et piqua vers la mer tandis que le chien, la gueule hors de l'eau, tricotait vigoureusement des pattes et dépassait la fillette qui, encombrée par son fardeau, progressait avec lenteur.

Le jeune garçon atteignit le bord de l'eau au moment où le chien, arrivé d'un bond sur la grève, s'ébrouait. Il se retrouva généreusement aspergé. La petite fille, à plusieurs mètres de là,

trébucha alors sur un obstacle et manqua boire la tasse ; elle réussit néanmoins à garder son ballot au sec.

Le garçon, se rappelant qu'il était en France, lui cria :

– *J'arrive! Idiot! Espèce de con! Attends. J'arrive. Au secours!*

Vaille que vaille, il entra dans l'eau et l'attrapa par la main.

– *Tiens bon ma main*, lui dit-il. Je vais te tirer de là. *Viens vite. Quelle horreur!*

Il laissa tomber sa canne et s'empara du ballot de vêtements.

– *C'est dangereux.*

La fillette récupéra la canne à l'instant où la mer allait l'emporter et la lui rendit. Elle avait des yeux noirs et était bleue de froid.

– Je peux ravoir mes vêtements? demanda-t-elle en lui arrachant son bien. Tourne-toi.

Elle passa sa jupe, enfila son pull par la tête, remonta ses culottes sous sa jupe et tordit le bord d'une veste qu'elle n'avait pas ôtée. Elle tremblait.

– Il ne fallait pas t'inquiéter, dit-elle sans même le remercier.

Elle claquait des dents.

– Je ne risquais rien du tout.

– Tu es anglaise? demanda le jeune garçon.

Il essora le bas de son pantalon, il se faisait l'effet d'un idiot.

– Oui.

– Je m'appelle Cosmo, reprit-il.

– Ah oui?

– Il est drôlement bête, ce chien, ajouta-t-il en regardant l'animal occupé à se rouler sur l'herbe rase de la dune, à se gratter le dos contre une touffe d'herbe.



– C’est juste qu’il n’aime pas l’eau.

Elle renoua le ruban d’une de ses tresses.

– Il faut que je retrouve mes chaussures.

Elle s’éloigna et, pieds nus, se fraya un chemin à travers les rochers. Le chien sauta sur ses pattes et la suivit.

– Comment t’appelles-tu ? lui cria Cosmo alors qu’elle atteignait l’anneau rocheux au pied de la falaise.

La fillette ne répondit pas ; seule la falaise lui renvoya en écho « Peltu – Peltu – Peltu » tandis qu’il restait au bord de l’eau qui, ayant atteint son amplitude maximale, allait et venait dans un doux frémissement et lissait soigneusement le sable.

– Tu aurais pu te noyer, hurla-t-il comme si elle ne s’en était pas aperçue.

Elle avait trouvé ses chaussures et ses bas, et les enfila sous ses yeux. Puis, le chien sur ses talons, elle grimpa la falaise en bondissant comme un cabri. Une fois au sommet, elle regarda le jeune garçon, leva le bras, lui fit un signe et disparut.

– *Con*, brailla Cosmo.

Il avait appris le mot la veille.

– *Con!*

Son pantalon était mouillé, son genou douloureux et il avait beaucoup de chemin à faire pour regagner la route où il attraperait le moyen de transport, mi-train mi-tram, qui le ramènerait via Saint-Briac et Saint-Enogat jusqu’à Dinard.

Dans le tram, tout en s’efforçant d’ignorer le regard curieux que ses voisins jetaient vers ses jambes mouillées, Cosmo se consola. Ce n’était qu’une gamine, pas vraiment une jeune fille. À quinze ans, il mourait d’envie de rencontrer des jeunes filles, d’en apprendre davantage sur leur compte.

